

Clinique différentielle des sexes au XXI^{ème} siècle
Introduction
Collège clinique de Dax. Séance du 06/10/2017
Philippe Madet

Le thème de cette année s'appuie sur un titre, Clinique différentielle des sexes au XXI^e siècle, et sur un argument. Pour cette introduction, j'extrai seulement deux mots du titre, qui me semblent déjà suffisants à eux seuls pour un premier développement et qui sont : des sexes.

À partir de ces deux mots, mon idée est de nous familiariser avec quelques notions, avec quelques formules, qui seront probablement dépliées tout au long de l'année, et avec ce que j'ai appelé des points de complexité pour une affaire qui n'est pas simple, alors que le côté binaire du sexe dans l'organisme pourrait laisser penser, voire espérer, le contraire. La psychanalyse développe à partir de son expérience une théorie singulière.

Des sexes.

Partons d'un exemple, vu ou entendu, à la télévision ou à la radio : le jeu de l'invité mystère dont il faut trouver l'identité, sans le voir, et en ne disposant que du son déformé de sa voix. On peut y faire cette observation troublante : tant que la question n'a pas été posée à l'invité mystère — êtes-vous un homme ou une femme ? —, il n'y a pas de certitude quant à son sexe. Du fait de la déformation de la voix, cela n'est pas du tout évident, la différence n'est pas probante et donc, finalement, sur quoi porterait-elle ? Qu'est-ce qui va indiquer que l'invité mystère sera défini comme homme ou femme ? Dans un premier temps, deux possibilités : soit il dit s'il est un homme ou une femme, et on voudra bien le croire, soit il se montre, et on voudra bien croire ce que nous voyons. Autrement dit, il y aurait différence des sexes du fait de l'affirmation, mais qui ne peut s'appuyer que sur la croyance en ce qui est affirmé, ou du fait de l'apparence physique, qui en fait ne garantit rien non plus. Les joueurs font l'expérience que, avant qu'une de ces deux conditions soit avancée, il peut y avoir erreur. Le sexe de l'invité mystère peut tout à fait ne pas correspondre à celui qui a été imaginé. Énigme donc.

Énigme pour Freud, père de la psychanalyse, un homme donc, qui la tient lui-même de femmes. La première, c'est Anna O qui fut, non pas sa patiente, mais celle de son ami Breuer, mais dont les deux hommes ont relaté le cas dans *Les études sur l'hystérie*.

Nous pourrions dire qu'à l'origine de la psychanalyse est la différence des sexes puisque des hommes se sont intéressés à une femme. Se seraient-ils intéressés à un homme ? Peut-être qu'ils n'auraient pas trouvé beaucoup d'étrangeté chez leur pair, au contraire des femmes hystériques du temps de Charcot. Peut-être est-ce, entre autres, l'énigme de l'autre sexe qui est à l'origine de la psychanalyse, énigme pour Charcot, Freud et Breuer. L'énigme reste très présente dans l'expérience de chacun, pas seulement pour ces trois là.

Une certitude au moins peut s'affirmer : la différence sexuelle dans l'organisme est un fait, c'est le réel de l'organisme. Il y a des variables, mais un invariant : l'anatomie est divisée en deux sexes, qui peuvent coexister dans le cas de l'hermaphrodisme. L'invariant, il n'est pas possible de le neutraliser, c'est du réel. Le symbolique et l'imaginaire peuvent être neutralisés, pas le réel.

Cela m'amène à cette première formule que l'on doit à Freud : « L'anatomie c'est le destin¹ ». Le propre du destin est que vous n'y pouvez rien. Mais que l'anatomie soit le destin, ne veut pas dire qu'il y a du destin du fait de l'anatomie, que celle-ci fera destin, soit que le sexe mâle fera un homme et le sexe femelle une femme. Nous verrons d'ailleurs précisément que cette pseudo-logique n'est pas valable. « C'est le destin » veut dire que c'est là et qu'il faut faire avec. C'est du réel pour le dire autrement.

Il y a un petit problème avec cette affaire de destin : qu'il faille faire avec, ne dit pas comment faire. Pas de recette, pas de notice, pas d'éducation sexuelle qui puisse informer chacun sur le comment faire. La clinique au quotidien ne cesse de nous le rappeler.

« Nous nous trouvons en face d'une grande énigme, d'un problème posé par un fait biologique, celui de l'existence de deux sexes². » C'est ainsi que Freud l'écrivait dans l'*Abrégé de psychanalyse*.

Cette énigme c'est, comme cela est indiqué dans l'argument de cette année, une expérience cruciale de l'enfance. Pour y répondre, les enfants élaborent des théories, ne cessent d'en inventer à partir de ce qu'ils entendent, observent, expérimentent, et de ce qui les arrange. Il faut bien trouver des arrangements, d'autant plus quand toutes les explications ne combleront pas l'énigme. Le fantasme et le symptôme sont des arrangements, les théories peuvent en être également quand les coordonnées manquent pour décrypter le sens.

¹ Freud S., « Contribution à la psychologie de la vie amoureuse », *La vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 65.

² Freud S., *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1949, p. 58.

L'enfant veut comprendre comment ça marche, mais ce qui l'intéresse également, c'est d'éviter ce qui ne marche pas, soit la castration. Il ne rêve pas forcément d'une différence des sexes mais plutôt de leur unicité. Et bien que les cours ou guides d'éducation sexuelle se soient développés depuis Freud, les enfants continuent au XXI^e siècle d'élaborer des théories.

Donc : *deux sexes* dans l'organisme, deux organes sexuels mais, et c'est là un premier point de complexité, ce qui s'observe dans l'organisme ne correspond pas à ce que Freud apprend de l'inconscient, et que Lacan confirmera.

Un sexe

Freud a constaté qu'il n'y a qu'un représentant de la sexualité dans l'inconscient, qu'il situe d'abord comme étant le pénis. Il fait coller sa théorie à l'organisme, et c'est ce que voudrait le bon sens, pour lequel c'est ce qui se voit qui est, c'est le corps qui fait le sujet. La différence des sexes était interprétée en termes d'avoir ou ne pas avoir le pénis, cela dit, pas forcément dans le sens d'un avantage pour les sujets qui l'ont. Avoir n'a pas forcément à être entendu dans le sens d'un plus ; avoir peut encombrer plutôt qu'avantager, surtout quand on veut à tout prix garder ce qu'on a. Les humains se divisaient donc en deux espèces : ceux qui l'avaient et craignaient de le perdre, celles qui en étaient privées et souhaitaient l'acquérir. Freud abandonnera l'idée du pénis, organe sexuel perceptible, pour lui substituer le phallus.

Ce qu'est le phallus n'est pas évident à comprendre, parce que c'est un signifiant d'une part, donc soumis à l'équivoque, et sans signifié d'autre part. Il est imaginaire, on peut le représenter, on peut en parler mais non le montrer. Il n'est pas perceptible mais toutefois réel. Et il est symbolique puisque l'érection permanente, c'est ainsi qu'il est représenté, est impossible. Il est clairement différent du pénis. Le pénis, les hommes l'ont, les femmes ne l'ont pas ; le phallus, personne ne l'a. Cela met tout le monde au même niveau, même si les hommes peuvent parfois confondre pénis et phallus, et donc s'imaginer l'avoir, ou se voir contraints de l'avoir, et donc tenter de faire comme si. Comprendre ce qu'est le phallus est d'autant plus difficile, que le terme équivoque entre deux opposés. Il signifie le pouvoir, et les représentations qui en ont été faites l'indiquent clairement. Mais, paradoxalement, et selon la découverte de la psychanalyse, puisqu'on ne peut l'avoir ou l'être constamment, puisque si on l'a on ne peut pas l'être, et réciproquement, il a aussi à voir avec le manque.

Deux faces du phallus donc, pouvoir et manque, et Freud ouvre un nouveau champ de pensée quand il nous apprend que toute la sexualité humaine s'organise ainsi sous ce qui est devenu la formule consacrée : « le primat du phallus³ ». Ce » qui fait primauté n'est ni le sexe mâle ni le sexe femelle.

Avec cette assertion du primat du phallus, ça n'a pas manqué, la psychanalyse a été accusée d'être phallogocentrique, ce qui est donc vrai, mais pas au sens mal compris d'une prévalence de l'homme, plutôt au sens d'une prévalence phallique, qui concerne tant la femme que l'homme, même si le phallus est un représentant du masculin. C'est ce qui fait dire à Freud : « La libido est [...] de nature masculine, qu'elle se manifeste chez l'homme ou chez la femme.⁴ »

Comme, dans l'imaginaire, le phallus est un sexe d'homme, les hommes vont trouver là une bonne raison de se ranger derrière cette image, qui a une concordance avec leur corps. Pour les femmes, ce sera plus compliqué (ce qui ne veut pas dire moins intéressant), parce que dire *primat du phallus* indique qu'il n'y a pas de primat d'un autre signifiant représentant le féminin.

Freud a, en tout cas, amené une thèse nouvelle : l'homme et la femme ont affaire au phallus qui se distingue de l'organisme, une thèse qui va contre la pensée générale de l'époque freudienne où prédomine la conception naturaliste d'un instinct génital, s'éveillant à la puberté, et dont la finalité biologique serait la reproduction. Alors que certains le considèrent ringard, Freud est en fait très en avance sur son temps. Nous verrons que Lacan ira encore plus loin dans la remise en cause de la prévalence de l'homme puisque, à la femme, il accorde un avantage, un supplément.

En résumé, il y a des sexes, au sens anatomique, ce qui n'est pas sans incidence pour chaque sujet, qui ne peut pas ne pas en tenir compte, puisqu'il est nommé fille ou garçon, et cherche à savoir y faire avec cette nomination. Mais il y a un seul représentant du sexe dans l'inconscient : le phallus. Pas de deuxième sexe. Pas de signifiant de la femme qui puisse faire rapport avec un signifiant de l'homme. C'est d'ailleurs ce qui explique en partie cette fameuse formule de Lacan et que vous entendrez probablement souvent cette année : *il n'y a pas de rapport sexuel*.

Plusieurs raisons expliquent cette formule, et qui seront probablement dépliées dans les prochaines séquences. Nous en avons une première avec la théorie du primat du phallus. Pour qu'il y ait un rapport, il faut deux éléments. C'est vrai

³ Freud S., « L'organisation génitale infantile », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 114.

⁴ Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, Coll Folio, 1987, p.161.

pour les objets : il peut y avoir un rapport entre une table et une chaise. C'est vrai dans les mathématiques également : les formules sont en rapport. Et c'est vrai dans beaucoup d'autres exemples. Avec le primat du phallus, nous n'avons qu'un élément, donc pas de rapport. Il se déduit aussi du primat du phallus cette autre formule bien connue de Lacan : *La femme n'existe pas*. En effet, le phallus n'ayant pas de pair, il n'y a pas un signifiant lui correspondant, et sous lequel les femmes puissent se ranger uniformément. Que *La femme n'existe pas*, expression qui pourrait être lue de manière négative, cela peut être un avantage pour les femmes qui, elles, existent bien.

Qu'il n'y ait qu'un seul représentant du sexe dans l'inconscient, alors qu'il y a des sexes dans l'organisme, c'est là un premier point de complexité, mais ça n'est pas le seul. Un seul représentant du sexe dans l'inconscient ne fait pas un seul type d'humain. Il faut bien le reconnaître : au-delà du fait qu'il y a des mâles et des femelles, et même si *La femme n'existe pas*, en tant qu'universelle, il y a des hommes et des femmes. Il y a une différence. Mais, comment est-ce possible si la référence pour tout le monde est le phallus ? Nous avons là un second point de complexité. Le phallus, bien que seul représentant du sexe dans l'inconscient, ne fait pas trait d'union, parce qu'il viendra diviser chaque corps parlant comme sujet homme ou sujet femme. J'ajoute *sujet* parce que les signifiants homme et femme prêtent à confusion, dans la mesure où ils sont référés à un langage commun, lequel les associe au sexe anatomique. Il faudrait peut-être trouver d'autres mots pour désigner, du point de vue de la psychanalyse, les hommes et les femmes mais, en même temps, s'ils ne sont pas forcément associés au sexe anatomique, ils n'en sont pas non plus totalement disjoints.

Des hommes et des femmes.

Suivons Freud encore une fois, lequel a avancé deux idées qui ont pu et peuvent encore déplaire : la première est que, au début de la vie, nous sommes bisexuels, parce que nous naissons d'un homme et d'une femme. La deuxième est que, si une différenciation s'opère, elle ne sera pas radicale. Nous restons au moins un peu bisexuels. Il le dit ainsi : « tous les individus humains, par suite de leur constitution bisexuelle et de leur hérédité croisée, possèdent à la fois des traits masculins et des traits féminins, si bien que le contenu des constructions théoriques de la masculinité pure et de la féminité pure reste incertain.⁵ », « la bisexualité, je tiens ce facteur pour déterminant⁶. »

Incertitude donc. Il n'y a pas de réponse univoque à ce qu'est être un homme ou une femme. Ça fait d'ailleurs question dans les analyses, mais aussi dans les sciences en général, humaines ou pas, puisque les sciences dites exactes s'en mêlent en tentant de mettre de l'exacritude dans cette affaire.

D'exacritude, pour l'instant tout au moins, il n'y a pas. Il suffit d'entendre qu'aux questions : « Qu'est-ce qu'un homme et qu'est-ce qu'une femme ? » y sont attachées les questions souvent sans réponse : « Qu'est-ce qu'être un homme et qu'est-ce qu'être une femme ? » Autrement dit, il y a l'idée que, au-delà d'une différence dans la forme des corps, il y aurait une différence d'être.

Il y a des hommes et des femmes, différents, et pourtant ce qui fait l'homme ou ce qui fait la femme est contesté. Cette contestation est le propos des théories du genre, par exemple.

Ce que disent les théories du genre est que, être homme ou femme est dû au discours. Être homme ou femme dans le sens commun, dans le sens d'un rôle social, c'est vrai. Le discours dit comment faire semblant d'être homme ou femme, codifie comment faire l'homme ou la femme, selon des modalités de genre, dit la bonne façon d'être l'un ou l'autre selon ce qui serait attendu, mais ne dit rien sur l'être, ni sur la jouissance. Le discours, la culture, l'éducation, peuvent dire la forme, mais non le fond.

Dans les théories du genre, homme et femme relèvent de contextes historiques et sociaux. C'est une production idéologique ou culturelle, relative aux relations sociales, aux pratiques sexuelles, même. Avec la psychanalyse, il ne s'agit pas de nier les semblants, il s'agit même d'en tenir compte, et elle rejoint en partie sur ce point les théories du genre, mais être homme ou femme n'est pas envisagé du point de vue de la culture, de l'image, de l'éducation. Là où elle diverge radicalement des théories du genre, c'est par son objet qui n'est pas l'individu dans ses relations, mais le sujet de l'inconscient. Or, l'inconscient ne s'éduque pas. Il n'y a pas de rapport sexuel mais il y a des rapports différents à l'inconscient. On parlera d'un rapport dit homme et d'un rapport dit femme.

Freud se demandait ce que voulaient les femmes, au point, ne l'ayant pas trouvé, de déclarer irréalisable de décrire la femme. Nous pourrions penser que ne pas décrire la femme, parce que c'est irréalisable, est soit une réaction névrotique, celle d'un homme, soit une facilité intellectuelle, puisque poser l'assertion permet de clore la question. Or, on l'a vu, Lacan a confirmé la thèse avec son *La femme n'existe pas*. Si Freud abdique à décrire la femme, il n'en déduit pas pour autant que les femmes n'existent pas, et s'interroge, d'ailleurs, comment elles le deviennent : comment

⁵ Freud S., « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 132.

⁶ Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, Coll Folio, 1987, p.162.

un sujet, bisexuel au départ, devient femme ? Il écrit : « *Il appartient à la nature même de la psychanalyse de ne pas vouloir décrire ce qu'est la femme - ce serait pour elle une tâche difficilement réalisable - mais d'examiner comment elle le devient, comment la femme se développe à partir de l'enfant aux dispositions bisexuelles*⁷. »

C'est le complexe d'Œdipe sur lequel il s'est appuyé pour révéler ce qui fait différence entre le garçon et la fille, différence qui n'est donc pas innée, mais est une construction permettant que l'un et l'autre puissent savoir y faire avec le réel de l'organisme. Pour Freud, l'Œdipe avait une fonction d'identification à son sexe anatomique. Jusqu'alors selon lui : « on ne pouvait [...] clairement constater où se révèle cette différence au cours du développement⁸. »

On naît garçon ou fille, c'est la nature, mais il n'en reste pas moins que chacun a à le devenir, c'est le complexe d'Œdipe. Il y a là une thèse majeure : devenir garçon ou fille n'est pas qu'une affaire de nature, d'instinct, mais de développement psychique, lequel selon Freud est dépendant du complexe d'Œdipe, qui est inscrit dans l'inconscient humain, et supplée à la carence de l'instinct qui ne dit pas comment devenir homme ou femme. L'instinct sexuel, c'est ce qui s'observe chez les animaux, et qui fait que, lorsque vous mettez un mâle et une femelle ensemble, ça va probablement faire des petits, quel que soit le mâle, quelle que soit la femelle, dans la mesure où ils sont de la même espèce. Chaque un peut valoir pour chaque autre. Pour les êtres parlants, c'est : chacun peut trouver sa chacune, ou réciproquement. Il peut y avoir bien sûr plusieurs chacun ou plusieurs chacune, mais ça ne marche pas forcément entre chaque un chaque autre. N'importe quel homme ne convient pas à n'importe quelle femme et réciproquement. L'inconscient s'en mêle.

Lacan suit Freud dans l'idée que le sexe est affaire d'inconscient, qui concerne donc chacun de manière singulière, qu'il soit mâle ou femelle. Cette singularité se constate dans la clinique, et peut-être que ce sera le cas dans les présentations de patients de cette année. Vous pouvez voir arriver un homme avec les apparences viriles standard, et qui va vous parler de sa féminité, de même qu'une femme, se présentant avec les attributs attendus de la féminité, pourra parler comme un homme. Lacan suit Freud, mais va au-delà. Il promeut un au-delà de l'Œdipe. Il le relativise. Il ne dit pas qu'il n'existe jamais, mais il n'en fait plus un universel, et la fonction d'identification à un sexe n'est dès lors plus dépendante du scénario œdipien. Les familles que nous dirions œdipiennes, soit le père (qui possède la mère et l'interdit au fils), la mère et l'enfant, soit les familles où les conditions de l'Œdipe sont en place, ne sont plus la généralité, elles ont changé, et l'on voit bien, c'est une observation clinique, que l'identification à un sexe n'est pas forcément moins problématique dans ces familles supposées œdipiennes.

L'universel, le réel pourrait-on dire, n'est pas pour Lacan l'Œdipe mais la castration. Elle est de structure, comme on dit, et face à elle, les sujets prendront une position différente qui les fera homme ou femme. Le phallus, on ne peut ni l'être ni l'avoir, si bien que la castration, qui concerne non pas l'organe mais le phallus, intéresse tous les humains, hommes et femmes. Elle les intéresse au sens qu'elle les concerne, mais aussi au sens où cette affaire les préoccupe.

L'un et l'autre se situent différemment quant au manque. Ainsi, le paraître, la parade, peut venir à la place de l'avoir chez l'homme. Il n'a pas le phallus, mais il a l'organe qui peut lui laisser croire le contraire. Ce qu'il croit avoir, il a un risque de le perdre, si bien qu'il cherchera à se protéger et pourra se montrer plutôt précautionneux, par exemple. Les semblants phalliques dont il use alors dans la parade, cela peut-être un compte bancaire gonflé, ou des muscles gonflés, mais aussi une femme, par exemple, qui viendront le soutenir dans la preuve qu'il doit donner aux autres, ou se donner à lui-même, qu'il a le phallus. Du côté femme, ce n'est pas la peur de perdre le phallus, mais la plainte de ne pas l'avoir. Le masque, la mascarade à la place du manque, ont pour fonction d'assurer sa place pour son partenaire : être ce qu'il n'a pas, afin que l'autre la constitue en objet de désir. La mascarade est une manière de s'appareiller au fantasme masculin, de faire croire que, sous le voile, sous les parures se trouve le phallus.

Deux pôles donc, celui de l'homme – avoir le phallus – et celui de la femme – être le phallus –, sachant qu'aucun des deux n'y arrivera totalement, mais seulement occasionnellement, si bien que la quête phallique se répétera sans cesse. Chaque sujet est pris dans un rapport, non pas sexuel, mais à la castration et à la jouissance, rapport différent pour l'homme et la femme. On va parler de rapport à la fonction phallique. Tous, ayant rapport au phallus, sont dans la fonction phallique, mais il y a une petite différence. Nous avons là un troisième point de complexité. Être homme ou femme n'est pas qu'une affaire de semblant, d'avoir ou être le phallus, c'est aussi un rapport à la fonction phallique qui se construit. On peut avoir un pénis et ne pas posséder le phallus, certains hommes semblent plutôt encombrés de leur membre. On peut n'avoir pas de pénis et occuper une place phallique, être puissant(e) ou désirable.

Des sexuants

⁷ FREUD S., *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, coll. Folio p. 156.

⁸ Freud S., « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », *La vie sexuelle*, op.cit., p. 124.

À cette construction qui va faire différence, Lacan va donner un nom absent du dictionnaire, c'est celui de sexualité. Le terme sexualité dit l'idée d'un processus d'une part, et vient se distinguer de celui de sexualité d'autre part. La sexualité, c'est très clair quand, par exemple, on écoute les sondages à son sujet, désigne les pratiques. Dans les sondages, il n'est jamais question d'inconscient, et même rarement de sujets auxquels on demanderait comment ils font avec ce qu'il rencontrent, plutôt que comment ils font, techniquement dirons-nous. La sexualité suppose des sexués. Sexué n'est pas un terme de Lacan mais un terme que je propose, pour désigner les sujets qui deviendront homme ou femme.

Le terme sexualité que propose Lacan identifie l'homme et la femme, d'abord par leur mode de jouissance phallique, La jouissance phallique, c'est celle qu'on se représente comme pouvoir. Elle n'est donc pas réservée à l'homme, mais à tous les parlants qui entreprennent quelque chose, sauf que, pour le sujet homme, ça s'arrête là. Il n'est que dans la jouissance phallique, on dira qu'il est dans la jouissance toute phallique, et c'est pour tout homme. Le tout phallique ne veut pas dire que tout est possible mais au contraire qu'il y a une limite. Si la jouissance est toute phallique, elle ne peut donc être ailleurs, elle est limitée. C'est la raison pour laquelle je disais tout à l'heure qu'elle n'est que phallique, l'équivoque du *que* pouvant faire mémoire technique pour se rappeler qu'on est du côté du sujet homme. La femme est aussi concernée par la jouissance phallique, mais pas que. On dira qu'elle est pas-toute phallique, ce qui est différent de *elle n'est pas toute phallique*. La négation pointe un moins, l'affirmation indique un plus, un supplément, une jouissance supplémentaire dite Autre. Ainsi, la femme n'est pas en manque de jouissance puisqu'elle est dans la jouissance phallique, comme tout un chacun dès lors qu'il est névrosé, et qu'elle a aussi accès à une Autre jouissance. C'est ainsi que je lis ce qui a amené Lacan à dire que la femme, entendu le sujet femme, ne manque de rien⁹.

Quelques conséquences qui s'observent dans la clinique :

Le masculin, c'est le règne du tout signifiant, c'est un univers où tout se mesure. Les hommes passent leur temps à se mesurer. Un homme qui n'entre pas dans cette compétition est féminisé. Le masculin n'est pas seulement l'affaire des hommes. Les femmes qui se mesurent aux hommes participent de l'univers masculin. L'homme cherche à s'approprier le phallus qu'il n'a pas pour s'assurer d'être homme. Son angoisse de castration l'amène à trouver des substituts, dont la perte signifierait sa castration. Comment s'en assure-t-il alors? Comme nous l'avons vu tout à l'heure, en s'appropriant par exemple une femme, ou plusieurs si une ne suffit pas. Une femme à ses côtés, qui se promène avec lui en ville, ou qui l'accompagne à une soirée, peut être son phallus qui est là à ses côtés, qui plus est aux yeux des autres. Plutôt qu'une femme, il peut s'approprier des objets, des titres, des succès. On parlera de réalisations phalliques, qui ne suffiront jamais. On se demande parfois pourquoi des hommes, ou des femmes aussi, à la tête de fortunes énormes, ont encore besoin d'accumuler de l'argent. On a là une réponse possible. La réalisation phallique ne pouvant être complète, il faut toujours plus d'argent.

Le féminin se définit comme ce qui n'est pas mesurable, ce qui ne participe pas à cet univers du tout mesurable. De cette jouissance, autre que la jouissance phallique, on ne sait rien : on ne peut que supposer qu'elle existe, parce que certaines femmes disent l'éprouver et parce que certains témoignages de mystiques en font état. Mais elles ne nous en disent pas plus que cela : ça existe. Cela n'empêche pas qu'elles soient dans la jouissance phallique, ça veut simplement dire qu'il y a quelque chose qui s'y ajoute, et qui ne peut pas se dire.

En résumé, s'il n'y a pas deux signifiants du sexe dans l'inconscient, il y a malgré tout une différence homme/femme : il y a l'Un et l'Autre. Lacan dira aussi l'idiote et la folle. L'idiote est limitée, par sa jouissance, toute phallique, la folle est énigmatique, sort de la limite, du fait de son Autre jouissance. C'est d'ailleurs parfois comme cela que hommes et femmes se perçoivent et se décrivent : elle le trouve idiot, il la dit folle. Donc l'Un et l'Autre, tout et *pastoute*. Cela dit, si ces traits sont plus ou moins marqués, ils ne sont pas réservés. Alors que l'on ne peut pas passer d'une structure psychique à une autre, on peut passer d'une position homme à une position femme et inversement.

Hétérité

Quatrième point de complexité : ni la différence sexuelle, ni même la sexualité, ne disent rien de l'orientation ou des pratiques sexuelles. Il y a des sexualités.

Tout comme elle se démarque des théories du genre, quand à la différence homme/femme, la psychanalyse envisage différemment l'homosexualité et l'hétérosexualité. Elle est je crois la seule à proposer une théorie originale et qui découle de ce que nous avons vu précédemment.

Du côté homme, tout phallique, ou du côté femme, *pastoute*, peuvent se trouver des hétérosexuels et des homosexuels. Jusque là, rien de nouveau par rapport aux autres discours. Par contre, quand Freud déjà envisageait comme possiblement hétérosexuelle une relation entre deux personnes de même sexe, et tout autant possiblement homosexuelle entre deux personnes de sexes différents, c'est une autre approche, singulière et novatrice, qui est

⁹ Lacan J., *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 211.

proposée et qui ne sera pas démentie par Lacan. Freud l'écrivait ainsi: " en aucun cas il n'est permis de considérer quelqu'un comme homosexuel ou hétérosexuel d'après son objet.¹⁰ » Donc qu'un homme choisisse un homme ou une femme, rien à voir avec l'orientation sexuelle.

Lacan a aussi eu cette formule: "Disons hétérosexuel par définition, ce qui aime les femmes, quel que soit son sexe propre. Ce sera plus clair¹¹.» Pour comprendre cette formule, il faut entendre « qui aime les sujets femmes », soit les sujets qui ne sont pas dans le tout phallique et pour lesquels il y a de l'hétéros, de l'hétérogène au monde de l'Un, un supplément non complémentaire au tout phallique. Le pas-tout suppose que quelque chose d'autre pourrait venir se loger là où, dans le tout, il n'y a plus de place. C'est donc dans le pas-tout qu'il y a de l'hétéros. L'hétéros est du côté femme, donc est hétérosexuel qui aime les femmes.

Outre l'homosexualité et l'hétérosexualité, Il ne faut pas oublier la troisième option : celles et ceux qui s'abstiennent, qui neutralisent le sexe, du moins le croient-ils. Une éthique dont on dit qu'elle se développe. Je ne sais pas. Par contre, il semble que la sexualité se pratique de moins en moins entre les êtres humains.

Les perspectives de travail pour cette année sont donc multiples, d'autant plus qu'il y a un autre point que je n'ai pas abordé, faute de temps, et qui est celui de la différence sexuelle dans les structures psychiques. Comment font les névrosés, les pervers, les psychotiques avec le non rapport sexuel, avec la castration, refoulée pour les premiers, démentie pour les seconds, forclosée pour les troisièmes ? Je suppose qu'il en sera question dans les prochaines rencontres.

Une complexité d'origine

Pour terminer, je remarque que cette complexité quant à la différence des sexes est inscrite dans le mot lui-même dont l'étymologie est discutée. Il est dit que sexe vient du latin *sexus*, terme en lien avec *secare*. Ainsi le sexe ne réunit pas mais sépare, coupe. D'autres disent qu'il vient du latin *séqui*, terme qui a à voir avec l'idée de suivre mais aussi d'accompagner. Séparer, accompagner : probablement y-a-t-il des deux.

¹⁰ Freud S., Les premiers psychanalystes, *Minutes de la société psychanalytique de Vienne, 1906-1908*, vol.1, Paris, Gallimard, 1976, p. 253.

¹¹ Lacan J., L'Étourdit, *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001, p 467.